

Chapitre IV

Les variables linguistiques et les variables sociales

Les langues changent tous les jours, elles évoluent, mais à ce changement diachronique s'en ajoute un autre, synchronique : on peut sans cesse repérer dans une langue la coexistence de formes différentes pour un même signifié. Ces *variables* peuvent être géographiques : la même langue peut être prononcée différemment ou avoir un lexique différent en différents points du territoire. Ainsi, un objet aussi simple que la *serpillière*, pièce de chiffon pour nettoyer le sol, peut aussi s'appeler la *panosse* (en Savoie et en Suisse), la *wassingue* (dans le Nord), le *torchon* (dans l'Est), la *since* (dans le Sud-Ouest). Un atlas linguistique comme celui de Gilliéron et Edmont nous donne des milliers d'exemples de cette variation régionale [1]. Mais ces *variables* peuvent aussi avoir un sens social, lorsqu'en un même point du territoire une différence linguistique est plus ou moins isomorphe d'une différence sociale. Le problème est alors de dégager à la fois ces variables linguistiques et les variables sociales correspondantes, et nous allons voir que la sociolinguistique a parfois eu du mal à tenir les deux bouts de cet ensemble, le linguistique d'un côté et le social de l'autre.

On entendra ici par *variable* l'ensemble constitué par les différentes façons de réaliser la même chose (un phonème, un signe...) et par *variante* chacune de ces façons de réaliser la même chose.

I. Un exemple de variables linguistiques : les variables phonétiques

On connaît la différence entre la *phonétique* (qui décrit la prononciation effective des sons de la langue chez les différents locuteurs) et la *phonologie* (qui dégage de ces prononciations une structure abstraite permettant d'organiser ces sons de la langue). On peut ramener cette distinction à la dichotomie saussurienne entre langue et parole : la phonétique est du côté de la parole, la phonologie du côté de la langue. Et cette séparation entre l'abstrait et le concret laisse prévoir qu'à côté du phonème abstrait et invariant ses réalisations phonétiques puissent présenter, au contraire, des

variantes. Tout le problème est alors de savoir si ces réalisations différentes sont soit explicables par des variables sociales soit, à l'inverse, permettent de structurer le groupe social.

C'est William Labov qui a le premier travaillé de façon convaincante sur ces questions, en étudiant le traitement de deux semi-voyelles dans la population d'une île située au large des côtes du Massachusetts, Martha's Vineyard : la prononciation de la diphtongue /ay/ dans des mots comme *right, white, pride, wine* ou *wife* et de la diphtongue /aw/ dans des mots comme *house, out, doubt,*

etc.

Ce que montre l'enquête de Labov c'est que le premier élément de ces diphtongues, le /a/, a une tendance à être « centralisé » chez les Vineyardais, c'est-à-dire à prendre une prononciation plus proche du /e/. Se pose alors le problème de l'explication de ce trait : « Pourquoi Martha's Vineyard a-t-elle tourné le dos à l'histoire de la langue anglaise ? Je crois qu'il est possible d'apporter à cela une réponse spécifique en étudiant dans le détail la configuration de ce changement phonétique à la lumière des forces sociales qui agissent le plus profondément sur la vie de l'île [2] » Labov part alors à la recherche de corrélations entre ce trait linguistique (la « centralisation » des deux diphtongues) et des traits sociologiques : distribution de la centralisation selon la répartition géographique (basse île/haute île), distribution selon les groupes sociaux (pêcheurs, fermiers, autres), selon l'ethnie d'origine (anglais, portugais, indien), etc. Mais c'est ailleurs qu'il va trouver son explication.

Il souligne d'abord les difficultés des insulaires à se maintenir sur l'île. À l'époque de l'enquête, il y a 5 563 habitants sur l'île tout au long de l'année, et 42 000 estivants en plus aux mois de juin et juillet, mais cette invasion de touristes ne suffit pas à donner du travail aux habitants, et les Vineyardais connaissent un taux de chômage qui est le double de celui du reste du pays. Certains, face à ces difficultés veulent partir, aller vivre sur le continent, d'autres au contraire veulent défendre leur île. Et l'étude de la situation sociale de l'île permet à Labov de formuler son schéma définitif : si l'on considère les attitudes des locuteurs enquêtés envers l'île (attitudes qu'il classe en trois niveaux : positif, ceux qui veulent rester ; neutre, ceux qui n'expriment aucun avis ; négatif, ceux qui veulent partir), on voit que plus les gens ont une attitude positive et plus ils centralisent les deux diphtongues étudiées. En d'autres termes, il y a une distribution sociale des diphtongues, ceux qui veulent rester dans l'île adoptent une prononciation « îlienne » et ceux qui veulent partir adoptent une prononciation « continentale ».

Cette étude, au-delà même de ses résultats au demeurant plutôt limités, est surtout intéressante sur le plan méthodologique. Ce qu'il faut retenir de la démarche de Labov, c'est :

- l'idée de rechercher une (ou des) variable(s) fréquente(s), apparaissant souvent dans la structure linguistique, variables dont la distribution doit être fortement stratifiée : « Cela revient à dire que les enquêtes préliminaires devraient indiquer à son propos une distribution asymétrique parmi les classes d'âge les plus diverses, ou parmi d'autres catégories plus hiérarchisées de la société [3] » ;
- la mise au point d'une méthodologie faisant ressortir ces variables dans les textes produits par les locuteurs ;
- la recherche de corrélation entre cette distribution de traits linguistiques et une distribution de traits sociologiques.

Et, sur le plan théorique, il faut souligner que la démarche consistant à travailler sur des variantes *phonétiques* ne met pas en cause les grands principes de la linguistique structurale, mais que les résultats, la prédictibilité de la variation linguistique selon la définition sociale des locuteurs, constituent en revanche une mise en cause de cette linguistique. Le fait que Labov, à l'époque, ne s'en

rende pas compte n'enlève rien à cette mini-révolution.

Il va ensuite, dans une autre enquête, analyser la « stratification de /r/ dans les grands magasins new-yorkais », précisant à la fois sa méthodologie et sa théorie des rapports entre les stratifications linguistiques et les stratifications sociales [4]. Labov étudie ici le traitement de la variable /r/ en position postvocalique dans des mots comme *car*, *card*, *four*, *fourth*, et part de l'hypothèse générale suivante : « Si deux sous-groupes quelconques de locuteurs new-yorkais sont rangés dans un certain ordre sur une échelle de stratification sociale, cet ordre se traduira tel quel par leur différence quant à l'emploi du /r/ [5] » Il va donc dans un premier temps vérifier cette hypothèse en observant la pratique linguistique des employés de trois grands magasins new-yorkais.

Cette première enquête se fondait sur une méthodologie très simple : demander aux employés où se trouvait un certain rayon, ou à quel étage on se trouvait, afin d'obtenir une réponse (déjà connue bien sûr) dans laquelle apparaisse la forme phonétique étudiée : *fourth floor* (« quatrième étage »), afin de savoir si le /r/ de *fourth* et celui de *floor* étaient prononcés ou non prononcés. Les trois magasins dans lesquels l'enquête était réalisée présentaient des différences notables (localisation géographique, prix pratiqués, journaux dans lesquels ils font de la publicité, etc.), et sont donc classés en trois catégories :

- « le haut de l'échelle » : *Saks Fifth Avenue* ;
- « le milieu de l'échelle » : *Macy's* ;
- « le bas de l'échelle » : *S. Klein*.

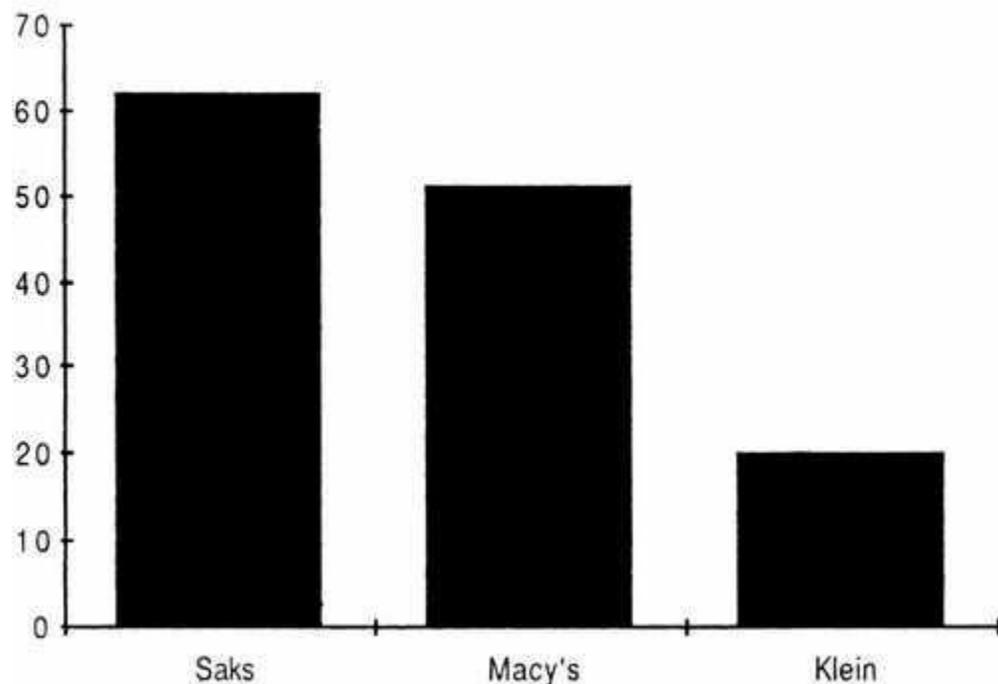
Quant aux réalisations du /r/ elles sont notées $r-1$ si le phonème est prononcé, $r-0$ s'il n'est pas prononcé ou se manifeste par un allongement de la voyelle et d lorsque les résultats sont douteux. Le croisement entre ces deux ensembles de données (réalisation du /r/, type de magasin) apparaît dans les histogrammes de la page 70.

C'est-à-dire que, « au total, 62 % des employés de *Saks*, 51 % de ceux de *Macy's* et 20 % de ceux de *Klein* employaient ($r-1$) exclusivement ou partiellement [...]. Comme le prévoyait l'hypothèse, la différence d'emploi de ($r-1$) range ces trois groupes dans un ordre identique à celui qu'engendrent les facteurs extralinguistiques [6] ».

Dans une autre enquête [7], Labov va réaliser des tests pour mesurer l'évaluation sociale des variantes dégagées. L'enquête consistait à étudier les réactions subjectives au langage en faisant écouter à 200 témoins des « faux couples », c'est-à-dire des phrases prononcées différemment (par exemple avec ou sans les r) par le même locuteur sans que les témoins se rendent compte qu'il s'agit du même locuteur, et en leur demandant de classer les locuteurs sur une échelle d'aptitude professionnelle, comme s'ils étaient des patrons jugeant des candidats. Les résultats peuvent tenir en une phrase : 100 % des enquêtés âgés de 20 à 39 ans manifestent une réaction positive à la prononciation de $r-1$, considérée comme marque de prestige. Mais ce qui est le plus intéressant est que cette évaluation positive est indépendante de la prononciation des enquêtés : ils considèrent l'usage de $r-1$ comme marque de prestige même s'ils ne l'utilisent pas eux-mêmes. Ce qui permettait à Labov de conclure : « Il serait faux de concevoir la communauté linguistique comme un ensemble

de locuteurs employant les mêmes formes. On la décrit mieux comme étant un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue [8]. »

Présence de r-1



Nous venons d'exposer longuement des exemples de variables phonétiques, mais ce problème concerne également les autres domaines de la langue, le lexique comme la syntaxe. En fait, la plus grande partie des études de linguistique variationniste ont porté sur les sons de la langue, parce que les variations y sont à la fois plus évidentes et plus faciles à décrire et à quantifier, mais le lexique ou la syntaxe nous donnent à voir les mêmes phénomènes.

Ces variables sont souvent liées au changement dans la langue. On peut songer par exemple en français à deux cas. Celui de la négation et celui du passé simple. Il est certain que dans des circonstances formelles, lorsqu'ils surveillent leur façon de parler, les locuteurs français ont tendance à utiliser la négation discontinue *ne... pas*, et qu'ils utilisent plutôt (même s'ils n'en sont pas conscients) la forme unique *pas* lorsqu'ils ne se surveillent pas. Ces deux formes peuvent donc être considérées comme indicatrices de deux styles, que nous pouvons grossièrement définir comme « formel » et « relâché ». De la même façon, le fait d'utiliser le passé simple (*La marquise sortit à 5 heures*) relève d'un style recherché, voire écrit, et c'est plutôt le passé composé (*La marquise est sortie à 5 heures*) que l'on utilise de façon spontanée. Mais ces variantes synchroniques s'inscrivent en fait dans l'histoire : il est probable que le *ne* dans la négation française est amené à disparaître comme le passé simple a pratiquement disparu de l'oral.

II. Le « vernaculaire noir-américain »

Revenons à William Labov. Nous avons vu que les deux enquêtes sur New York représentaient une évolution notable par rapport à l'étude sur Martha's Vineyard, mais c'est surtout dans son travail sur

Harlem qu'il va progresser. L'enquête sur le parler des jeunes Noirs de Harlem part d'un problème éminemment pratique : étudier les causes de leur échec scolaire, en particulier de leurs difficultés dans l'apprentissage de la lecture. On se souvient (voir chap. I) que Bernstein avait traité ce problème en termes de code restreint et de code élaboré, concluant que les enfants de milieux favorisés dominaient les deux codes, tandis que les enfants de milieux défavorisés ne dominaient que le premier. C'est-à-dire qu'il le traitait en termes de *déficits* linguistiques explicables par des déficits sociaux, en particuliers familiaux.

Labov pour sa part va travailler sur les enfants des « ghettos urbains », précisant que, « quant à la population qui nous intéresse, elle se compose de membres à part entière de la culture vernaculaire des rues, rejetés par le système scolaire » [9] et il va être ainsi amené à considérer ce qu'il appelle le « vernaculaire noir-américain », qui possède ses propres règles et présente un tel nombre de formes « non standard » qu'il est vain de vouloir les décrire en termes d'écarts par rapport à la norme. Et cela l'amènera à conclure que les difficultés d'apprentissage de l'anglais chez les jeunes Noirs sont le produit de conflits entre deux ensembles, leur « vernaculaire » et l'anglais standard. En fait, il ne s'agit pas pour lui de deux langues mais « d'un sous-système distinct au sein de la grammaire générale de l'anglais [10] » ou encore « un système distinct étroitement relié à l'anglais standard, mais néanmoins séparé des dialectes blancs qui l'entourent par un certain nombre de différences stables et systématiques [11] ».

Concernant le but de l'enquête, les raisons de l'échec scolaire, les conclusions de Labov sont donc que « le principal responsable de l'échec de l'apprentissage de la lecture est bien le conflit culturel. L'environnement et les valeurs scolaires n'ont de toute évidence aucune influence sur des garçons solidement enracinés dans la culture des rues. En revanche ceux qui apprennent se composent pour une large part de garçons qui n'entrent pas dans cette culture, soit qu'ils la rejettent, soit qu'ils sont rejetés par elle [12] ».

Il y a dans ce texte de Labov bien des aspects idéologiques critiquables. Par exemple, voulant sans doute prendre le contre-pied de Bernstein et surtout de certains auteurs américains qui en avaient fait un usage quasiment raciste, il va tenter de montrer que, malgré les idées reçues, le parler des jeunes Noirs n'est pas moins structuré ou moins logique que celui des membres des classes aisées. Ainsi, lorsqu'il compare le discours d'un jeune homme de 15 ans, membre de la bande des Jets, Larry H., et celui d'un Noir diplômé universitaire, Charles M., pour en conclure que le second a beaucoup moins à dire que le premier mais qu'il le masque derrière une « verbosité » attrayante, il est victime à la fois de son idéologie et d'un artefact. Il est en effet tout à fait possible qu'un locuteur X..., parlant une forme linguistique châtiée, ait beaucoup moins de choses à dire ou soit moins intelligent qu'un locuteur Y... parlant une forme linguistique dévalorisée. Mais cela ne signifie nullement que la forme linguistique de Y... soit plus propice à l'expression des idées que celle de X... Labov confond ici la forme du discours et son contenu, il tombe dans un piège qu'il s'est lui-même tendu en adoptant une position systématiquement contraire à celle qu'il veut critiquer, et lorsqu'il écrit : « Les membres de la *working class* apparaissent par bien des aspects comme des locuteurs plus efficaces que beaucoup de membres de la *middle class* qui ergotent, délaient et se perdent dans une foule de détails sans importance » [13], il est tout simplement victime de son idéologie.

En revanche, les retombées théoriques de son travail nous intéressent directement. On observe en

effet dans ses différentes enquêtes dont nous avons rendu compte des mutations méthodologiques importantes :

- alors que, dans ses enquêtes précédentes, il observait directement les productions linguistiques, allant par exemple dans les grands magasins enregistrer les productions verbales des employés, il utilise ici des observateur issus du milieu étudié, ce qui lui permet de contourner ce qu'il avait appelé le « paradoxe de l'observateur » ;
- alors que dans ses précédentes enquêtes il travaillait sur des échantillons de populations élaborés selon des critères sociologiques, il va étudier ici le langage de bandes d'adolescents de Harlem prises comme un tout (les Jets, les Cobras, les Thunderbirds, etc.) ;
- alors que dans ses précédentes enquêtes il ne travaillait que sur des variables sociolinguistiques (telle ou telle réalisation d'une diphtongue, absence ou présence du /r/ postvocalique, etc.), il se donne dorénavant pour objet d'étude la grammaire de la langue d'un groupe considéré comme parlant son vernaculaire propre ;
- alors que dans ses précédentes enquêtes il semblait se situer dans le cadre de la linguistique structurale (plus particulièrement de la phonologie pragoise), il semble maintenant, à travers ses ébauches de descriptions, se situer dans celui de la grammaire générative ;
- enfin, alors que dans ses précédentes enquêtes il était sans cesse à la recherche de croisements significatifs entre variables sociolinguistiques et paramètres sociaux, il travaille maintenant sur des groupes que l'on pourrait dire unifiés : une même classe d'âge, une même situation sociale...

Tout cela, cependant, ne laisse pas de poser quelques questions. Que l'on parte en effet d'un groupe aléatoire (par exemple l'échantillon de population étudié à Martha's Vineyard) ou d'un groupe préconstitué (par exemple la bande des Cobras à Harlem) ne change pas grand-chose, sur le plan théorique, au lien que l'on établit entre langue et société. On entre dans le premier cas par le biais de la langue, et l'on structure la société de l'île à partir de variantes, on entre dans le second cas par le biais du groupe, et l'on structure une langue (un « vernaculaire ») à partir de ce groupe, mais dans les deux cas demeure une incomplétude théorique : Labov choisit l'une ou l'autre des entrées non pas, comme l'a écrit Pierre Encrevé, parce qu'il y aurait chez lui une évolution théorique profonde [\[14\]](#), mais parce que son terrain l'y amène, parce que les conditions concrètes des locuteurs observés l'y poussent, en un mot parce que cela l'arrange. Rien ne nous autorise d'ailleurs à le critiquer sur ce point. Mais il faut simplement souligner que, dans ces choix, le problème des relations entre variables linguistiques et variables sociales n'est pas pour autant résolu de façon générale : les solutions qu'apporte Labov sont, pourrait-on dire, contextuelles.

III. Variables linguistiques et variables sociales

Il y a donc *variable linguistique* lorsque deux formes différentes permettent de dire « la même chose », c'est-à-dire lorsque deux signifiants ont le même signifié et que les différences qu'ils

entretiennent ont une fonction autre, stylistique ou sociale. Dire par exemple en français les *toilettes*, les *lieux*, les *chiottes*, les *W.-C.* ou les *petits coins* manifeste bien évidemment une variable, mais le problème est alors de savoir à quelle *fonction* correspondent ces différentes *formes*. Et c'est là que commencent les difficultés...

En effet, on peut considérer que ces différents mots se répartissent dans leur usage sur une échelle de classes d'âges : les jeunes diraient *petits coins*, leurs parents *toilettes* et leurs grands-parents *lieux*, par exemple. On peut aussi imaginer qu'ils se répartissent selon le sexe des locuteurs, les hommes disant plutôt *chiottes* et *W.-C.* et les femmes *toilettes* et *petits coins*. On peut encore imaginer qu'ils se répartissent selon une échelle sociale, les classes aisées utilisant plutôt *toilettes* et les classes défavorisées *petits coins*, etc. On aurait ainsi un usage contraint, et le fait d'utiliser tel ou tel mot indiquerait que le locuteur se trouve dans telle ou telle catégorie sociale (femme, jeune, classe aisée, etc.). Une description sociolinguistique consiste précisément à rechercher ce type de corrélations entre variantes linguistiques et catégories sociales en effectuant systématiquement des tris croisés et en interprétant les croisements significatifs. Mais il est aussi possible que, dans un milieu social donné, un locuteur utilise *chiottes* alors que les gens qui l'entourent utilisent et attendent que l'on utilise *lieux* ou *toilettes*, dans l'unique but de choquer, d'enfreindre la norme, de se révolter, etc. Dans un cas, l'utilisation de telle ou telle forme est inconsciente, non choisie, mais elle nous apprend quelque chose sur la catégorie sociale du locuteur, dans l'autre elle est consciente, volontaire, et elle nous dit quelque chose sur le comportement du locuteur qui utilise la langue pour agir.

Nous avons donc d'un côté un ensemble de variables linguistiques, toutes celles que l'analyse permet de repérer, et de l'autre un ensemble de variables sociales, toutes celles qu'une théorie sociologique permet d'isoler. Bien entendu chacun de ces ensembles est le produit d'une théorie, une théorie linguistique dans le premier cas, une théorie sociologique dans le second, et la multiplicité des théories complique le problème. Admettons cependant que cette hypothèque soit levée, que nous disposions pour une situation donnée d'une description de toutes les variables linguistiques et d'une liste de toutes les variables sociales. Notre problème est alors de savoir quelles sont les relations entre ces deux ensembles. Le cas le plus simple est bien sûr celui dans lequel un élément du premier ensemble (l'utilisation de telle ou telle variante phonétique par exemple) permettrait de situer son utilisateur en un point du second ensemble. À Martha's Vineyard par exemple, la centralisation des diphtongues permettrait de savoir que le locuteur a une attitude favorable par rapport à l'île. Il faut alors se demander si cette implication est réciproque, si tous les locuteurs qui ont une attitude favorable par rapport à l'île centralisent les diphtongues, et si l'analyse apporte à cette question une réponse positive, conclure qu'entre l'ensemble des variables linguistiques et celui des variables sociales il y a une relation biunivoque. Au bout du compte, en passant ainsi les listes des variables linguistiques au filtre de celle des variables sociales, et *vice et versa*, on *pourrait* peut-être déboucher sur la conclusion que nous avons là deux ensembles liés par une série de relations biunivoques.

Passons sur l'aspect quelque peu mécaniste de cette vision, car la question est ailleurs, elle est de savoir ce que nous faisons dans cette approche : partons-nous d'une analyse de la langue qui nous dit quelque chose de la société, partons-nous d'une analyse de la société qui nous permet de comprendre la langue, ou encore est-il possible de prendre en compte ces deux éléments dans la même analyse ? En d'autres termes, est-il possible de réaliser le programme de Pierre Bourdieu pour qui « une

sociologie structurale de la langue, instruite de Saussure mais construite contre l'abstraction qu'il opère, doit se donner pour objet *la relation qui unit des systèmes structurés de différences linguistiques sociologiquement pertinentes et des systèmes également structurés de différences sociales* »[\[15\]](#) ?